d'un parti, d'une erreur. En voici quelques exemples :

« Diderot comprit le grand mouvement qui s'opérait de son temps, et le progrès qui s'ensuivrait, non partiellement, comme les autres l'entendaient, ou dans les lettres, ou dans les arts, ou dans la politique, ou dans la religion, mais dans toutes ces choses à la fois; il se fit l'organe, le directeur, nous dirions presque : *Diderot se fit le don Quichotte de l'insurrection philosophique.* »

CÉSAR CANTU.

« Ce que je veux établir, c'est qu'au lieu d'écrire, comme l'article où je suis incriminé et que j'incrimine à mon tour voudrait le faire croire, un propagateur de bévues et d'erreurs, je me suis fait au contraire le défenseur acharné, ou, si vous l'aimez mieux, le *don Quichotte* de la vérité historique. »

EDOUARD FOURNIER.

« Pour être loyal et franc en société, il faut toujours dire la vérité, mais non pas toute la vérité. Ce n'est pas de la dissimulation que de garder en soi-même des choses qui pourraient faire de la peine à quelqu'un : c'est de la politesse; car rien ne vous oblige à vous ériger en *don Quichotte* pour aller, non pas à coups de lance, mais à coups de langue, redresser les torts de la société. »

BOITARD.

« Les prêtres et les moines trouvent peu d'apologistes en ce siècle : tout le clergé lisait l'*Année littéraire* et l'encourageait par des abonnements multiples, parce que Fréron, pour faire sa cour à M. le Dauphin, avait pris depuis quelques années le tonsuré, et s'était déclaré le *don Quichotte* de la religion, de ses ministres et de leurs suppôts. »

HATIN.

« C'est à notre siècle qu'était réservé l'honneur de fournir le dernier *don Quichotte* de cette cause perdue.

» Un homme d'un goût exquis, un esprit ingénieux, passionné, charmant... est venu à son tour rompre une lance en l'honneur de l'accord entre la foi et la raison. »

LANFREY.

« Il prit un jour fantaisie à Rousseau, le *don Quichotte* du paradoxe, de soutenir une vérité. C'était pour lui chose nouvelle. Il s'y prit comme pour une mauvaise cause; il alla chercher des autorités, comme les gens qui ne trouvent pas de bonnes raisons. C'est ainsi qu'à propos du duel il a cité les anciens. »

V. HUGO.

Don Quichotte (SUITE DU), ouvrage satirique espagnol, publié sous le pseudonyme d'Avellaneda. Cervantes jouissait en paix de la gloire que lui avait value la publication de l'*Histoire de don Quichotte*. Il oubliait de donner au public, selon sa promesse, la deuxième partie de son œuvre, lorsqu'il eut le déplaisir de voir un audacieux plagiaire s'emparer de son sujet et donner cette deuxième partie en se cachant sous un nom supposé. Cette suite apocryphe de *Don Quichotte*, imprimée à Tarragone en 1614, sous le nom d'un certain Avellaneda, licencié en théologie, contenait un prologue où perce contre Cervantes une ardente inimitié, et pour Lope de Vega une admiration sans bornes. Le prétendu licencié descend, entre autres bassesses injures, jusqu'à reprocher au soldat de Lépante la blessure glorieuse qui le privait d'une de ses mains. Quel était l'homme assez présomptueux pour entrer en lutte avec Cervantes dans l'ouvrage de sa prédilection? Quel était l'auteur véritable de cette suite? Le doute dure encore à cet égard. Quelques-uns l'ont attribuée à un certain frère Alliaga, — dont M. Scribe a spirituellement raconté l'histoire *dramatisée*, — dominicain, ami intime de Bartolomé d'Argensola; d'autres à Bartolomé lui-même, ce qui n'est guère probable; d'autres à quelque obscur artiste dramatique, qui se plaint sourdement dans le prologue, et qui avait une assez forte dose de sottise pour ne pas douter de sa supériorité. Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que l'auteur de cet ouvrage est un esprit aussi dépourvu de grâce que de finesse, qui n'a pas même compris le fond de l'œuvre charmante qu'il ose continuer; un *réaliste* qui n'entend de l'art que le côté matériel et n'en possède ni la vie ni l'esprit. Son don Quichotte n'est plus le rêveur que l'on connaît, perdu un peu plus que de raison dans le pays des chimères : c'est un idiot sans dignité, un véritable fou que l'auteur conduit méthodiquement vers l'hôpital de Tolède. Sancho, toujours si avisé quand il ne partage pas les entraînements de son maître, pourrait se plaindre d'être complétement déshonoré dans son caractère. Il devient un rustre vorace, un manant grossier, dont les plaisanteries quelquefois obscènes excitent souvent la pitié, presque toujours le dégoût. En un mot, ce n'est plus le don Quichotte de Cervantes; c'est l'ombre, le cadavre de don Quichotte, un livre qui doit à l'original seul son peu de notoriété, qui par lui-même ne mérite et n'aurait obtenu que l'oubli. « J'habitais Saragosse, dit l'auteur d'un remarquable éloge de Cervantes, don José Morde Puentes, avec un ami qui me dit avoir l'Avellaneda. Ma curiosité fut excitée; espérant la satisfaire, j'allai le chercher derrière les tablettes où il était enseveli dans un profond et légitime oubli. Par un hasard singulier, j'ouvris le livre à un passage relatif à la ville même où nous nous trouvions alors, circonstance imprévue qui devait rendre le livre un peu plus intéressant. L'auteur supposait un tournoi, et don Quichotte, passant devant la maison du comte de Sastago, bégayait un compliment qui n'était ni tendre, ni spirituel, ni chevaleresque à une jeune fille qui lui répondait en fermant brusquement la fenêtre. A la vue de cette insulte, Sancho s'écrie : « Si je ramasse » un morceau de brique, je ferai voir à cette » p....., etc. » Voici un idiot, m'écriai-je, qui méconnaît toutes les règles du style et prend un langage vil et grossier pour de la simplicité et du naturel. Et je courus, avec l'approbation des assistants, replacer dans son coin, au milieu des toiles d'araignées, ce maladroit usurpateur d'une inexpugnable renommée. » De nos jours, un traducteur d'Avellaneda, M. Germond de Lavigne, a essayé, avec plus de science et de talent que de bonheur, et peut-être de goût véritable, de réhabiliter l'œuvre du continuateur anonyme du *Don Quichotte*. On ne peut certainement refuser au prétendu Avellaneda une grande connaissance des hommes et des choses de son temps, surtout dans le domaine littéraire; mais, quoi qu'en écrive et quoi qu'on fasse, cette suite ne sera jamais qu'une œuvre médiocre, comparée au chef-d'œuvre de Cervantes, et surtout à la deuxième partie du *Don Quichotte*, immortel complément dont la postérité eût peut-être été privée sans la tentative sacrilége du licencié en théologie, qui, pour ce fait seul, pourrait avoir droit à nos actions de grâces. Le *Don Quichotte* d'Avellaneda a plusieurs fois été traduit en français, et notamment par M. Germond de Lavigne (Paris, 1835, 1 vol. in-8°).

Don Quichotte, opéra italien, musique de Mazzucato, représenté au théâtre de la Canobbiana, le 26 avril 1836. Cet ouvrage n'eut aucun succès, et M. Lambertini, le critique musical de la *Gazzetta privilegiata*, en a rendu compte d'une manière assez originale pour que nous lui empruntions quelques lignes : « Direz-vous quelque chose de l'opéra d'hier au soir? Oui. — Vous traiterez à fond la matière? Non. — Le jeune maestro a du mérite? Oui. — Et la musique d'hier...? Non. — Comment non? Oui. — Il n'y a peut-être pas un beau chant, simple, d'un genre gai, mais pétrant? Non. — Il y a du moins des motifs agréables et variés? Oui. — Qui sont tous le produit du génie et de la verve de Mazzucato? Non. — On a applaudi l'introduction, l'air de Rasadonna, le duo de la Ruggeri et de Coanceppi? Oui. — Et la Demeri, qui excelle dans le comique, n'a-t-elle pas un beau rôle? Non. — La nouveauté, le nom du compositeur, la rentrée de la Demeri avaient rempli la salle? Oui. — Et elle est restée pleine jusqu'à la fin? Non. — Mais savez-vous que la sécheresse de vos répliques est fort ennuyeuse? Oui. — Plus que l'opéra d'hier au soir? Non. »

Don Quichotte, opéra-comique en trois actes, livret de MM. Jules Barbier et Michel Carré, représenté à Paris au Théâtre-Lyrique, le 10 mai 1869. Le sujet de don Quichotte n'est certes pas nouveau sur la scène, et plus d'une fois il a tenté l'imagination des auteurs dramatiques. Dans un opéra, la grande difficulté est de faire chanter don Quichotte sans lui faire perdre son caractère grotesque et sérieux, sans dénaturer ce type à la fois ridicule et sublime. Cette difficulté, les auteurs de ce nouveau poëme de *Don Quichotte* n'ont pas su la résoudre. Leur héros est un fantasque qui lève les bras et les jambes, crie, se démène, mais à l'hallucination duquel personne ne comprend rien. Sancho Pança n'est qu'un rustre lourd et épais, et rien dans le rôle qu'on lui a tracé ne répond à l'idée de Cervantes, ne fait ressortir le contraste du gros bon sens avec l'exagération de l'enthousiasme et de la rêverie. Ce poëme, néanmoins, quoique d'une grande insignifiance, est assez bien coupé pour la musique; mais cela n'a pu suffire à M. Boulanger, auquel l'inspiration a manqué presque complétement. Sa musique est bien faite, mais elle n'a pas d'ailes, elle se traîne; elle ressemble au cheval de bois que l'on voit dans la pièce et sur lequel on hisse don Quichotte; à chaque instant on peut croire qu'elle va prendre son élan, mais elle reste obstinément attachée au sol. On ne peut guère citer que le quatuor : *En pompe!* le trio du sommeil et la chanson de Sancho. Les détails sont bien soignés, l'orchestration fine et ingénieuse; mais le principal fait défaut, et la déesse n'est pas venue visiter le musicien.

— Iconogr. L'art ne pouvait moins faire que de s'emparer des types créés par Cervantes. En Espagne, en France, en Angleterre, les *Aventures de l'admirable don Quichotte* ont été *illustrées* par plus d'un crayon habile. Parmi les éditions espagnoles ornées de gravures, nous citerons celle qui a été publiée à Londres en 1738 (4 vol. in-4°), et qui est ornée de figures par Vertue et Van der Gucht; celle de 1780 (Madrid, 4 vol. gr. in-4°) dont les gravures sont presque toutes sans la lettre; celles qui ont été publiées par l'Académie espagnole en 1782 (4 vol. in-8°), en 1787 (6 vol.) et en 1819 (5 vol. in-8°, avec 20 planches); celle de 1797 (5 vol. petit in-8°), qui est une des meilleures; celle de 1798-1800 (en neuf parties, petit in-8°), etc. Une des traductions françaises les plus recherchées pour les gravures est celle qui a été publiée à La Haye en 1746, et qui est ornée de 31 planches gravées d'après les dessins de Coypel par Cochin, Joullain, Ravenet, Surugue, Tardieu, etc.; il en a été donné une seconde édition à Paris, en 1774, et une troisième à Liége, en 1776. La traduction de l'illeau de Saint-Martin, publiée à Amsterdam en 1768 (6 vol. in-12), est également recherchée pour les gravures dont elle a été enrichie par Simon Fokke et Jacob Folkema. La traduction de Florian (Paris, 1779, 6 vol. in-12) contient 24 vignettes; celle de de L'Aulnay (Paris, 1821, 4 vol. in-18) a des gravures sur bois bien exécutées; celle de M. Viardot (Paris, 1836-1837, 2 vol. gr. in-8°) ne renferme pas moins de 800 vignettes gravées d'après les spirituels dessins de Tony Johannot. M. Gustave Havard a réédité, vers 1849, dans le format des *Romans illustrés*, la traduction de Filleau de Saint-Martin, avec un grand nombre de bois gravés d'après Tony Johannot. L'édition illustrée par Gustave Doré mérite que nous lui consacrions un article spécial (v. ci-après). Parmi les traductions anglaises, nous signalerons : celle de 1738-1742 (2 vol. in-4°), dont les planches ont été gravées par Van der Bank; celle de 1818 (4 vol. gr. in-8°) ornée de 48 grandes planches et de 26 vignettes gravées d'après les dessins de Smirke; celle de 1820 (4 vol. in-12) avec des vignettes d'après R. Westall.

J.-P.-M. Jazet a gravé à l'aqua-tinta les sept pièces suivantes (in-folio en largeur) : *Don Quichotte armé chevalier*, *Don Quichotte trompé par Sancho*, *Don Quichotte et le chevalier au miroir*, *Retour de don Quichotte*, *Infortune de don Quichotte*, *Don Quichotte à Barcelone*, *le Départ de Sancho pour son gouvernement*; ces deux dernières estampes sont gravées d'après Martinet; les cinq autres d'après Schall.

Parmi les grandes compositions dont les sujets sont tirés de *Don Quichotte*, nous citerons : *Don Quichotte armé chevalier*, tableau de Rodriguez de Miranda (musée de Madrid); *Don Quichotte et Sancho trouvant la valise de Cardenio*, par Richard (Salon de 1831); *Don Quichotte et Sancho entrant dans la montagne Noire*, dessin de Decamps (gravé à l'aquatinta par M. Prévost, dans le journal l'*Artiste*); *Don Quichotte voyant berner Sancho*, tableau de M. Tengnibl (l'Hôtel-Dieu de 1849); *Sancho Pança et la duchesse*, par Leslie (Expos. univ. de 1855); *Don Quichotte en cage*, par Célestin Nanteuil (Salon de 1857); *Sancho racontant ses exploits chez la duchesse*, par M. Pils (Salon de 1870), etc.

Don Quichotte de la Manche, illustré par Gustave Doré. C'est la maison Hachette qui a publié, vers la fin de 1863, cette splendide édition du roman de Cervantes, traduit par M. Louis Viardot et orné de 114 grandes compositions tirées à part et de 256 autres gravures insérées dans le texte. En parcourant cette série de compositions, on comprend mieux jusqu'à quel point Cervantes a poussé lui-même l'art de peindre, de donner aux figures les mouvements et les couleurs de la vie, de les grouper dans des scènes d'une inépuisable variété, d'en composer des tableaux d'une réalité saisissante et où abonde la poésie. « L'union du texte et de l'illustration est si constante ici et si intime, a dit M. de Brazelonne, qu'il est malaisé, en examinant une à une les gravures en regard du texte qu'elles illustrent, de séparer ce qui appartient à l'auteur des imaginations qui l'accompagnent si bien. M. Gustave Doré a vraiment compris, senti, aimé le grand esprit qu'il s'est chargé d'interpréter. Pendant deux années, il a pensé et vécu avec lui; il s'est pénétré de son génie. Il a visité l'Espagne pour y chercher les paysages, les types, les aspects qui avaient dû frapper l'illustre Espagnol; et cet effort, loin de coûter à sa liberté aucun sacrifice, semble lui avoir donné plus d'aisance encore, plus de force et plus d'originalité. Jamais il n'avait obtenu de la gravure sur bois des effets plus hardis. » M. Th. Gautier a fait remarquer aussi que la traduction de Doré n'est pas moins exacte que celle de M. Viardot, bien qu'elle mêle une proportion de verve personnel à sa fidélité. L'éminent critique n'a pas consacré moins de trois feuilletons du *Moniteur* à rendre compte de cette traduction pittoresque; nous ne pouvons mieux faire que de détacher de cette analyse, faite de main de maître, les passages les plus saillants.

« Le frontispice raconte en une planche toute la donnée du roman : dans une chambre de son pauvre manoir, don Quichotte est assis sur un grand fauteuil de tapisserie, tenant d'une main un livre et de l'autre brandissant une épée. La folie habite déjà ce crâne à demi chauve; mais ce fou, Gustave Doré ne l'oublie pas, c'est la caricature d'un héros : aussi a-t-il mêlé quelque chose de noble à son ridicule. Don Quichotte, c'est le Cid des Petites-Maisons. Le bon hidalgo, l'imagination surexcitée par la lecture, prend au pied de la lettre et croit comme mots d'Evangile toutes les balivernes des romans de chevalerie. Du rêve à l'action, pour un fou tel que don Quichotte, il n'y a pas loin. Une planche nous le montre chevauchant sur Rossinante à travers la plaine de Montiel : les jambes roides dans les étriers, la rondache au bras, le col étranglé par son gorgerin, anguleux comme un squelette revêtu d'une carapace de fer, le redresseur de torts s'avance, la lance haute, au milieu du paysage assombri. Rossinante, vue de face et en raccourci, n'offre que l'épaisseur d'une découpure. Vient ensuite la *Veillée d'armes dans la basse-cour de l'hôtellerie*. Cette planche est de l'effet le plus pittoresque et le plus fantastique. Aucun artiste n'a au mieux que Doré tirer parti des ténèbres; à l'aide d'un rayon ou d'un reflet, il en fait jaillir des poésies surnaturelles, des surprises spectrales. La planche qui représente don Quichotte bâtonné par le muletier est traitée comme un croquis à la plume et gravée en fac-simile; elle a une saveur profondément espagnole; une eau-forte de Goyon ne serait pas plus locale. *Don Quichotte et son écuyer* entrant en campagne, par une belle matinée, ont inspiré à G. Doré une composition charmante; la gravure exprime avec une suavité et une transparence rares la fraîcheur argentée de l'aube. Bientôt apparaissent les moulins à vent : reproduisant dans son dessin le mirage que la folie opère dans le cerveau de don Quichotte, l'artiste a multiplié ces moulins à l'infini; il les a rangés en ligne de bataille comme une armée de géants, et l'on en voit jusque sur l'extrême ligne du ciel, qui agitent leurs ailerons d'une façon menaçante. *Don Quichotte chez les chevriers* n'aurait pas été rendu par Salvator Rosa d'un style plus agreste, plus sauvage et plus pittoresquement farouche. La scène se passe de nuit sous des lièges au tronc difforme. Un paysage admirable est celui où don Quichotte et Sancho se reposent, dans un endroit gazonné, sous de grands arbres, au bord d'un ruisseau limpide.

« La désagréable aventure qu'eut le chevalier errant avec les Yangois est représentée dans une composition qui est l'une des plus mouvementées du volume. Viennent ensuite les catastrophes comiques survenues dans l'hôtellerie : les erreurs nocturnes de Maritorne, les terribles effets du baume de Fierabras et la danse aérienne de Sancho sur la couverture. La gravure qui représente cette dernière scène est une vraie merveille de xylographie. La déroute des moutons, la délivrance des forçats sont retracées d'une façon piquante. L'étroite gorge où s'encaisse le torrent qui fait tourner les moulins à foulon est d'un effet saisissant; on croirait entendre du point élevé qu'ont déjà gravi don Quichotte et Sancho, fuyant les familiers de la Sainte-Hermandad, s'offrent à nous dans deux planches qui se révèlent avec une intensité profonde le talent de Doré pour le paysage. Le récit de Cardénio ouvre une perspective nouvelle aux illustrations; l'une de ces planches nous transporte, avec une étonnante puissance d'illusion dans une vieille ville espagnole. L'histoire de la belle Dorothée fournit à l'artiste une scène d'amour et une scène de meurtre, l'une romanesquement passionnée, l'autre lugubrement tragique. Ensuite, nous retrouvons don Quichotte attendant le retour de Sancho, adossé contre une roche, les mains croisées sur les genoux et entouré de corbeaux qui semblent prêts à fondre sur cette frêle carcasse. L'histoire du *Curieux malavisé* offrait un sujet dans un intérieur en style de la Renaissance, d'une grande richesse, rendu avec un soin de détail extraordinaire. Le récit du captif dans l'auberge où se trouvent réunis don Quichotte, Cardénio, Dorothée, a ouvert à Gustave Doré une perspective sur l'Orient dont il a fait voir les magnificences avec une vérité d'autant plus étonnante qu'il ne a jamais visité ces contrées. Notons enfin, parmi les planches qui terminent le premier volume, celle qui représente le chevalier de la Triste figure ramené dans son logis, enfermé dans une cage, sur un char à bœufs.

« Gustave Doré a raconté, en quelques spirituels croquis, les mystérieux préparatifs de la troisième sortie de don Quichotte et de son fidèle écuyer. La planche qui montre les deux héros partant, à la nuit close, pour de nouvelles aventures, est tout à fait fantastique. Dans les compositions suivantes, on remarque celle où don Quichotte, qui a consenti à faire halte, parle d'un air inspiré au brave Sancho, qui écoute avec une grande contention d'esprit les sublimes discours de son maître et lutte contre une irrésistible envie de dormir. Ici, Gustave Doré, à travers ces douces harmonies nocturnes où s'étompent et s'éteignent les détails ridicules, nous a montré le véritable don Quichotte, non le fou grotesque roué de coups, moulu de chutes mis en cage et bafoué par un monde qui ne le comprend pas, mais le héros, dont le seul tort est de s'être trompé de temps, et d'avoir fait son apparition sur terre au moment où la chevalerie, la justice et la grandeur remontaient au ciel. Son attitude respire l'enthousiasme, et les lignes de son corps maigre et comme spiritualisé prennent une singulière noblesse. Puis vient l'aventure du chevalier du Bocage, suivi de cet écuyer au long nez qui étonne si fort Sancho Pança. Le combat des deux chevaliers errants est retracé d'une façon spirituelle et a une vraie couleur moyen âge. La planche où don Quichotte se fait ouvrir la cage du lion est pleine d'esprit. La rencontre de l'homme au caban vert nous amène dans la cour d'une maison du XVIe siècle, comme on en voit encore bon nombre en Espagne. La repaître toute locale de ce dessin fait une diversion heureuse aux scènes de caprice et de fantasmagorie et prouve quelle profonde étude de l'Espagne a faite G. Doré. Dans les *Noces de Gamache*, l'artiste s'est livré à toute la verve et à toute la folie de son crayon. C'est le tumulte le plus vertigineux, le fouillis le plus bourré d'épisodes amusants qu'on puisse imaginer. Signalons encore la scène du mariage *in extremis* de Basile avec Quiteria, la belle fiancée de Gamache; don Quichotte se faisant descendre dans la caverne de Montesinos et les divers incidents de sa visite dans ce lieu funèbre où repose le malheureux amant de Bélerme; la rencontre que le chevalier, toujours suivi de Sancho, fait de la duchesse dans la clairière d'une forêt; les divers épisodes du séjour des deux héros dans le château de la duchesse; l'apparition de Merlin; le voyage sur *Chevillard*, l'hippogriffe de bois; le clair de lune qui accompagne la fin du chant de l'amoureuse Altisidore; Sancho dans l'île de Barataria; don Quichotte faisant ses adieux à la chevalerie errante, etc. »

Nous avons dû nous borner à signaler les gravures les plus remarquables de cette magnifique illustration; nous avons négligé les têtes de pages, les culs-de-lampe, tous ces petits dessins familiers, commentaire courant du texte, si pétillants d'invention, de verve et d'esprit. « Tous ces dessins, dit Théophile Gautier en terminant son compte rendu, ont été gravés par Pisan, un artiste qui semble né tout exprès pour traduire sur bois l'imagination de Doré. Xylographe, il a des yeux et le sait bien ni pour la perfection, ni pour la rapidité. Le graveur découpe dans le bois tous les effets qui le fantaisie peut rêver et reproduit le fac-simile du réel avec une égale aisance. »

Don Quichotte et Sancho, aquarelle de Decamps. Le maître et l'écuyer cheminent à travers un champ de blé dont les épis dorés sont entremêlés de bluets et de coquelicots. Il fait chaud; le bon Sancho ne demanderait sans doute pas mieux qu'on fît halte; mais don Quichotte, qui a peut-être aperçu un moulin dont les ailes tournaient, semble se préparer à quelque aventure. Le contraste entre les deux personnages est spirituellement rendu. Sancho, qui, contre son ordinaire, marche en avant de son maître, s'étale sur son âne, la panse en avant, sa grosse main repose sur son genou, il est en pleine jouissance. Don Quichotte, armé de pied en cap et serrant sa lance, se tient droit et ferme sur ses étriers, toujours disposé au combat. Il regarde devant lui, cherchant les géants qu'il plaira à la Providence de lui fournir pour adversaires. Tandis qu'il est casqué jusqu'aux sourcils et complétement dans son armure de fer, Sancho a rejeté en arrière son feutre aux grandes ailes et a lâché quelques boutons de sa casaque pour respirer plus à l'aise. » Ne connaissez-vous pas tout Cervantes après ce croquis spirituel? a dit Thoré; la vie humaine y est symbolisée dans ses deux types les plus différents. D'un côté, l'élan héroïque de l'âme à la recherche des aventures périlleuses; de l'autre, la résistance du corps sensuel et prudent. Don Quichotte ressemble plus qu'on ne le pense aux moines ascétiques de Zurbaran, aux visionnaires de Ribera, comme aux Velazquez et Murillo ont enflammés de leurs belles couleurs. » La composition de Decamps a été gravée dans l'*Artiste* par M. Zachée Prévost.

DON-QUICHOTTISME s. m. (don-ki-cho-ti-sme). Caractère de don Quichotte, manie de redresseur de torts : LE DON-QUICHOTTISME *devient rare, car le dévouement s'en va. Pour tous les hommes pratiques*, DON-QUICHOTTISME *est le mot propre du dévouement, de la délicatesse et de la fidélité.* (Toussenel.)

DONRATI (Ferdinand), théologien allemand du XVIIe siècle. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Description de l'affreuse persécution et de la Réformation des Eglises romaines dans la Bohême, la Moravie, l'Autriche, etc.* (Francfort, 1631, in-12).

DONT pron. relat. (don — du lat. *de unde*, d'où, qui a donné *d'ond*, puis *d'ont* et *dont*). De qui, duquel, de laquelle, desquels, desquelles, de quoi : *L'homme* DONT *vous parlez. La femme* DONT *il a hérité. Les livres* DONT *il s'agit. Le* DONT *il s'occupe. Il y a des gens* DONT *le style est si différent d'eux-mêmes, qu'on ne saurait les reconnaître.* (Mme de Sév.) *Il n'y a rien que l'impie ne profane et* DONT *il n'abuse.* (Bourdal.) *La liberté de la presse est le seul droit* DONT *tous les autres dépendent.* (Mme de Staël.) *Les maux* DONT *Napoléon fut la cause l'ont couronné.* (Chateaub.) *Rien de plus rare qu'un caractère* DONT *toutes les parties soient dans un accord parfait.* (Mérimée.) *A l'examen, il y a peu d'esprits* DONT *on soit et* DONT *on puisse être parfaitement content.* (Mme du Deffant.) *La femme n'a pas une idée* DONT *elle ne fasse un petit amour.* (Proudh.) *Il n'y a pas de science de ce* DONT *il n'y a pas de définition.* (B. Hauréau.) *Il y a des gens* DONT *le désintéressement consiste à tout refuser, de manière à se faire contraindre à tout prendre.* (Laténa.)

On n'aime pas longtemps l'homme *dont* on a ri.

E. AUGIER.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offusquer le ciel, *dont* toujours vous parlez.

MOLIÈRE.

Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, *dont* le caquet assomme.

VOLTAIRE.

Duquel, de laquelle, desquels, desquelles, avec une idée d'origine : *Les Romains tirèrent un grand parti des Huns, peuples* DONT *étaient sortis les Parthes.* (Montesq.)

Malheureuse! et je vis! et je soutiens la vue
De ce sacré soleil *dont* je suis descendue!

RACINE.

— Par qui, par le moyen de qui, duquel, de laquelle, desquels, de quoi : *Les manœuvres* DONT *je suis accablé. Les importuns* DONT *je suis assiégé. Il reçut un coup terrible sur l'os frontal et occipital,* DONT *le siége de sa raison fut très-ébranlé.* (Montesq.)

Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras *dont* il s'élève en l'air.

LA FONTAINE.

Avec lequel, laquelle, lesquels, lesquelles : *Il a une très-belle fortune, dont il peut disposer, mais qui ne durera pas longtemps du train* DONT *il y va.* (Scribe.)

— Entre lesquels, parmi lesquels : *Nous avons perdu 300 hommes,* DONT *125 tués, 86 blessés, les autres disparus.*

— *La façon, la manière dont*, La façon, la manière employée, la façon, la manière dont on d'agir : *L'Arya tirait des augures de* LA MANIÈRE DONT *marchait l'animal,* DONT *il se couchait,* DONT *son pied était attaché,* DONT *il se nourrissait.* (A. Maury.) *Dans le monde, on admire moins ce qu'on dit que* LA FAÇON DONT *on le dit.* (A. d'Houdetot.)

— *Dont auquel*, Manière plaisante d'exprimer la valeur fausse ou réelle de quelqu'un : *C'est un homme* DONT AUQUEL...

— Bourse. *Dont*, suivi d'un nom de nombre, indique les limites du bénéfice du vendeur, par le nombre maximum de centimes qu'il faudra qu'on lui paye, si le taux stipulé vient à être dépassé. Ainsi 94 *à prime* DONT 20 signifie que, si la rente dépasse 94,20, l'acheteur payera 20 centimes au vendeur :

Que fait le Nord? — Neuf-cent vingt à prime *dont* dix.
Vendez vos Nord, mon cher; achetez des Crédits.

PONSARD.

— **Homonymes.** Dom, don.

— **Encycl.** Gramm. En général, le pronom *dont*, complément d'un verbe, suit le substantif auquel il se rapporte : *C'est une faute* DONT *il n'est pas coupable. L'homme* DONT *vous parlez est de mes amis. De laquelle, duquel*, n'exprimeraient pas l'idée avec plus de clarté, et communiqueraient au style une sorte d'affectation et de lourdeur qui seraient désagréables à l'oreille. Il est cependant des cas où les pronoms *duquel, de laquelle, desquels*, etc., sont préférables à *dont*, la forme particulière qu'ils revêtent pour le genre, et pour le nombre indiquant plus rigoureusement leur rapport avec l'antécédent. Ainsi, au lieu de dire : *La bonté du Seigneur,* DONT *nous ressentons les effets...*, on dira : *La bonté du Seigneur,* DE LAQUELLE *nous ressentons les effets...*

Dont ne doit jamais être employé concurremment avec un autre mot exprimant, dans la même proposition, la réponse à la question *de qui* ou *de quoi* déjà résolue par *dont*. Ne dites donc pas : *Ce village compte trois cents habitants dont il n'y en a pas un de riche*, mais *dont pas un n'est riche*. Ne dites pas non plus : *Voici une fleur dont je ne connais pas* SON *nom*, mais *dont je ne connais pas le nom.*

Ainsi que nous l'avons dit, le pronom *dont* est généralement précédé du substantif; ce n'est pourtant pas là une règle absolue et, pour être rares, on ne trouve pas moins quelques exceptions; c'est ainsi qu'on dit, avec un certain archaïsme qui n'est pas dépourvu d'élégance, et qui fait préférer cette tournure en poésie :

Le prince me poursuit, *dont* le fatal génie...

J.-B. ROUSSEAU.

Le cas où l'emploi de *dont* offre le plus de difficultés réelles, c'est quand il s'agit de le distinguer du pronom *d'où*; voici les règles à suivre :

DONT marque 1° la relation : *Dieu,* DONT *nous admirons les œuvres, est éternel. L'affaire* DONT *je vous ai entretenu est très-importante.* 2° La descendance généalogique : *Les aïeux* DONT *vous descendez vous désavouraient.* (Molière.) *Je connais la famille* DONT *il est sorti.*

Au lieu de *dont*, les auteurs emploient quelquefois *de qui*, en rapport avec des personnes, pour marquer une idée de cause, de moyen, de dépendance, etc., ou seulement pour rendre l'expression plus énergique : *Celui qui règne dans les cieux,* DE QUI *relèvent tous les empires.* (Boss.) *Souvenez-vous qu'on ne peut dire la vie à ceux* DE QUI *on la tient.* (Fén.) *Il y a des gens* DE QUI *l'on ne peut jamais croire du mal sans l'avoir vu.* (La Roche.)

Cet *Achille*,
De qui, jusques au nom, tout doit m'être odieux.

RACINE.

D'où exprime une idée de lieu de séparation matérielle, de sortie, de résultat ou de conséquence : *Retournez au lieu* D'OÙ *vous sortez. La déesse remonta dans le nuage* D'OÙ *elle était sortie.* (Fén.) *La charité est la source* D'OÙ *découlent les actions agréables à Dieu. Je vous citerai des faits* D'OÙ *ressortira clairement mon innocence.*

DONTE s. f. (don-te). Techn. Corps de luth et de quelques instruments du même genre, formé d'éclisses courbées en côtes de melon et collées sur le tasseau.

DONTFON s. m. (don-fon). Erpét. Sorte de caméléon, considéré par les nègres comme un animal de mauvais augure.

DONTONS (Paul), peintre espagnol, né à Valence en 1600, mort en 1666. Il fut un excellent coloriste, et, d'après sa manière, qui diffère entièrement de celle des peintres espagnols, on croit qu'il étudia ou du moins se perfectionna en Italie. Ses tableaux, fort estimés, se trouvent dans différentes villes d'Espagne, particulièrement à Valence, dans l'église et les cloîtres du couvent Della Mercede.

DONTOSTÉMON s. m. (don-to-sté-mon). Bot. Genre de plantes, de la famille des crucifères, tribu des sisymbriées, qui habite la Sibérie et l'Altaï.

DONTOSTOME s. m. (don-to-sto-me). Moll. Genre proposé pour réunir toutes les coquilles ayant des dents à l'ouverture, et trop peu naturel pour être adopté.

DONTREIX, bourg et commune de France (Creuse), cant. d'Auzances, arrond. et à 18 kilom. N.-E. d'Aubusson; pop. aggl. 285 hab. — pop. tot. 2,356 hab. Belle église du style roman de transition.

DONUM DEI, nom latin de DUNDEE.

DONUS ou **DONNUS** Ier (saint), soixante-dix-neuvième pape, né à Rome en 678. Il fut élevé au pontificat en 676, à la mort de Dieu-donné II. Il restaura l'église de Saint-Paul, fit paver de marbre la cour qui précédait l'église de Saint-Pierre; c'est lui qui obtint la révocation de l'édit qui déclarait l'archevêché de Ravenne indépendant de la juridiction du saint-siége. — DONUS ou DONNUS II, cent trente-septième pape, mort en 972, succéda, au commencement de la même année, à Benoît VI. On ne sait rien de son pontificat.

DONUSA ou **DONUSIA**, l'une des petites îles Sporades, dans la mer Egée, au S. de Naxos. Cette île, qui appartint de bonne heure aux Rhodiens, était célèbre dans l'antiquité pour la beauté de son marbre vert. Aussi Virgile lui donne-t-il l'épithète de *Viridis* (*Enéide*, liv. III, vers 125). Sous les empereurs romains, elle devint un lieu d'exil. C'est aujourd'hui l'île *Stenosa*.

DONVILLE s. f. (don-vi-le). Arboric. Variété de poire.

DONY (Jean-Jacques-Daniel), métallurgiste belge, né à Liége en 1759, mort en 1819. Il obtint la concession de la Vieille-Montagne en 1805, y découvrit le zinc à l'état métallique, réussit à l'extraire de la calamine (1808) et tenta de l'appliquer à l'industrie par la fusion et le coulage. La calcination de la calamine, la fusion et le coulage du zinc lui ont dû de grands perfectionnements.

DONZA, nom latin de Deynse, ville de Belgique.

DONZEL (Fleury), fabuliste français, né à Rive-de-Gier (Loire), mort dans la même ville en 1832. Il fut longtemps à la tête d'une fabrique de verre. Il était membre correspondant de la Société littéraire de Lyon depuis 1830. Il a laissé un volume de *Fables* (Lyon, 1849).

DONZELLA (Pierre), jurisconsulte et poëte italien, né à Termini-Imerovia (Sicile) au XVIIe siècle. Il a laissé des *Canzoni siciliane* (Palerme, 1647), et des *Canzoni siciliane burlesche*, publiées dans le recueil des *Muses siciliennes*. — Un autre Pierre DONZELLA, de Palerme, était libraire au XVIIe siècle. On a de lui quelques ouvrages de dévotion.

DONZELLE s. f. (don-zè-le — de l'ital. *donzella*, demoiselle). Par dénigr. Fille ou femme à laquelle on attache une idée quelconque de ridicule : *L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris; il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos* DONZELLES *ridicules en ont humé leur part.* (Mol.)

Il s'en alla de grand matin,
Toujours par le même chemin.
Et fut suivi de la *donzelle*.

LA FONTAINE.

— Fig. : *La fortune est une* DONZELLE *qui, depuis six mille ans, court après les jeunes gens.* (E. Boulaye.)

— Ichthyol. Genre de poissons, de la famille des anguilliformes, ordre des malacoptérygiens apodes, correspondant au genre ophidie de Linnée.

— Bot. Genre de petits arbres épineux, croissant aux environs de Buenos-Ayres, et dont la place dans la classification n'est pas bien déterminée.

— **Encycl.** Ichthyol. Les *donzelles* ou *ophidies* ressemblent beaucoup aux anguilles par la forme du corps et la disposition des nageoires anale et dorsale, qui se rejoignent à la caudale pour terminer le corps en pointe; mais elles s'en distinguent par leurs branchies bien ouvertes et munies d'un opercule très-apparent, et par les deux barbillons placés sous la gorge et adhérents à la pointe de l'os hyoïde. Ce genre ne renferme qu'un petit nombre d'espèces. La *donzelle* commune, vulgairement appelée *barbue*, atteint à peine la longueur de 0m,30; le corps et la queue sont couleur de chair; les nageoires brunes; celles du dos et de l'anus liserées de noir; l'œil est tapissé d'une membrane demi-transparente. Ce poisson, qui est très-répandu dans la Méditerranée et les mers voisines, a une chair très-délicate; on en faisait grand cas du temps de Pline, et elle est encore très-estimée de nos jours. La *donzelle* brune vit dans les mêmes eaux et n'est pas moins recherchée comme aliment. La *donzelle* imberbe, qui peut-être se rapporte à un genre différent, est surtout caractérisée, comme son nom l'indique, par l'absence

lité. La nature des moyens de cet acteur l'appelle plutôt à chanter l'opéra-seria que l'opéra-buffa; il excelle surtout dans les morceaux qui exigent de la chaleur et de l'expression. Les amateurs l'admirent dans le second et le troisième acte d'*Otello*, et dans Adriano, d'*Il crociato in Egitto*, qu'il joue et chante dans la perfection. » En 1828, il chanta au théâtre du Roi, à Londres. De retour en Italie, vers 1832, Donzelli se fit encore entendre pendant quelques années sur plusieurs grands théâtres, notamment à Vérone, puis il se retira à Bologne. Cet artiste avait un talent plus énergique que gracieux. Il eût été le ténor rêvé par Verdi, car il joignait la force de l'organe à l'intelligence et à la méthode. Il possédait, en outre, une respiration d'une ampleur extraordinaire. Les dilettanti de l'époque se souviennent encore de sa manière d'interpréter l'allegro de la cavatine d'entrée d'*Otello*, dont il chantait le motif principal entier sans prendre haleine. Son âme ardente donnait à son chant un souffle éloquent, qui électrisait ses auditeurs et décidait souvent le succès d'un ouvrage médiocre. Donzelli était membre associé de l'Académie des philharmoniques de Bologne et de l'Académie de Sainte-Cécile de Rome. Il a composé un recueil d'exercices de chant, intitulé : *Esercizi giornalieri, basati sull' esperienza di molti anni* (Milan, Ricordi). Voici la liste des principales créations de cet artiste : Torvaldo, de *Torvaldo et Dorliska* ; Adolfo, de *Casa da Vendare* ; *Aureliana in Palmiro*; *Ciro in Babilonia*, de Rossini; l'*Altar*, de Mayer; le *Maometto*, de Winter; *Rodrigo di Vilena*, de Generali; *Elisa e Claudio*, de Mercadante; *Il Cesare in Egitto*, de Pacini; la *Zoraide de Granata*, de Donizetti; Adriano, d'*Il crociato in Egitto*; *Il viaggio a Reims*; *Brode*, de Mercadante; *Dame caritea*, du même compositeur; *Il paria*, de Carafa, etc.

DONZELLINI (Jérôme), médecin italien, né à Orzi-Novi, près de Brescia, au commencement du XVIe siècle, mort vers 1560. Il pratiquait avec succès son art dans cette dernière ville, lorsqu'une violente polémique, engagée entre deux médecins et à laquelle il prit part, le contraignit de quitter Brescia. Il alla se fixer à Venise, où, accusé d'avoir attaqué la majesté de la religion et de l'Etat, il fut condamné à être noyé secrètement. Donzellini était un des hommes les plus savants de son temps. Ses principaux écrits sont : *Epistola ad Josephum Valdanium de natura, causis et curatione febris pestilentis* (Venise, 1575, in-4°) ; *De remedio injuriarum ferendarum* (Venise, 1586, in-4°) ; *Consilia et epistolæ medicæ* (Francfort, 1698), etc.

DONZELOT (le comte François-Xavier), lieutenant général français, dont le nom est inscrit sur l'Arc de triomphe de l'Etoile, né à Mamirolle (Doubs) en 1764, mort en 1843. Déjà officier avant la Révolution, il devint adjudant général en 1793, servit à l'armée du Rhin sous Desaix et Moreau, prit part à la conquête de la Hollande (1795), à la campagne d'Italie sous Bonaparte, puis à celle d'Egypte, où il se distingua particulièrement. Nommé général de division, il commanda au siége de Gaëte en 1806, eut, depuis cette époque jusqu'en 1814, le gouvernement des îles Ioniennes, combattit à Waterloo, et fut, de 1816 à 1825, gouverneur de la Martinique, poste dans lequel il montra beaucoup de partialité en faveur des blancs, dans leurs luttes avec les hommes de couleur.

DONZENAC, petite ville de France (Corrèze), ch.-lieu de canton, arrond. et à 10 kilom. N. de Brives; pop. aggl. 1,633 hab. — pop. tot. 3,364 hab. Aux environs, belles carrières d'ardoise en exploitation; commerce de vins, de céréales et de fruits.

DONZÈRE, bourg et commune de France (Drôme), cant. de Pierrelatte, arrond. et à 14 kilom. S. de Montélimar, sur la voie ferrée de Lyon à la Méditerranée, au pied et sur les flancs d'un coteau baigné par le Rhône; 1,748 hab. Récolte et commerce de vins estimés, de soie et de céréales. L'origine de Donzère, situé dans une contrée fertile, paraît remonter à une haute antiquité, ainsi que l'attestent les vieilles constructions et les ruines qu'on y voit de nos jours. L'église romano-byzantine est tout ce qui reste d'une ancienne abbaye de bénédictins, fondée vers 678 et reconstruite sous Charlemagne; elle est surmontée d'un clocher carré sur lequel repose une pyramide octogonale. Un dôme hardi s'élève aussi sur le milieu de la nef. La chapelle des pénitents est du style ogival. Sur la façade du couchant on voit une belle rosace. On trouve encore à Donzère les restes d'une voie romaine et d'un camp retranché; les ruines d'un vieux château sur la colline qui domine le bourg; l'ancienne ville des évêques de Viviers et quelques maisons du moyen âge.

DONZIAIS ou **DONZIOIS** (le), en latin *Donzeiensis pagus*, ancien petit pays de France, dans la partie septentrionale du Nivernais, entre la Loire et l'Yonne, actuellement compris dans le département de la Nièvre. Pour la bibliogr. v. NIVERNAIS.

DONZY, petite ville de France (Nièvre), ch.-lieu de cant., arrond. et à 16 kilom. S.-E. de Cosne, au confluent de la Talvanne et du Nohain; pop. aggl. 2,649 hab. — pop. tot. 4,041 hab. Forges de l'Eminence, édifiées en 1659 par le cardinal Mazarin; autres forges et hauts fourneaux; tanneries, tonnelleries; commerce de châtaignes. On y voit les ruines du prieuré de Notre-Dame-du-Pré; les débris d'un ancien mur d'enceinte; un donjon ruiné, au sommet d'un rocher escarpé, et les ruines du prieuré de l'Epau et de la Chartreuse de Beliary, dont l'église presque intacte sert encore au culte.

La baronnie de Donzy avait été érigée en pairie, conjointement avec le comté de Nevers, en 1347; elle fut donnée, en 1552, avec le titre de duché, à François de Clèves. Les deux fils de celui-ci étant morts sans postérité, la pairie, par un privilége spécial, passa au mari de leur sœur, Louis de Gonzague, prince de Mantoue, que Charles IX, en 1566, confirma dans ses prérogatives de pair. Mazarin, qui fit l'acquisition de ce duché-pairie de la maison de Gonzague, se fit donner par le roi Louis XIII, en 1660, de nouvelles lettres patentes, lui conférant le titre de duc de Nivernais et de Donziois.

DONZY (le), en latin *Diniacensis ager*, ancien pays de France, dans le Forez, dont les lieux principaux étaient Donzy, Sail-en-Donzy, Essertine-en-Donzy, Sainte-Colombe-en-Donzy, compris aujourd'hui dans le département de la Nièvre, arrond. de Cosne.

DOO (George-Thomas), graveur anglais, né vers 1807. Il s'est surtout attaché à étudier la manière de Sharp et de Strange, et a été nommé, en 1856, membre associé de l'Académie royale des beaux-arts. Cet artiste, épris de son art, n'a pas, comme tant d'autres, gaspillé son talent dans des productions hâtives. On a de lui des gravures reproduisant certaines œuvres des maîtres, notamment : *L'Ecce homo*, du Corrége; *l'Enfant Jésus*, de Raphaël; le *Lord en exil*, de Reynolds; *Prêche de John Knox*, de Wilkie; *Pèlerins en vue de Rome*, de Eastlake; *Têtes d'enfant*, d'après Lawrence, etc.

DOODIE s. f. (dou-di — de *Dood*, botan. anglais). Bot. Genre de fougères, de la tribu des polypodiées, qui habite l'Océanie.

DOODNA, rivière de l'Indoustan anglais, dans l'ancienne province d'Aurengabad. Elle prend sa source à 30 kilom. E. de la ville de même nom, entre dans le district de Jelnapour, puis dans la province de Beyder, et se jette dans le Pournah, affluent du Godaveri, après un cours de 176 kilom. de l'O. au S.-E.

DOODY (Samuel), botaniste anglais, né dans le Straffordshire, mort en 1766. Il fut surintendant du jardin botanique de Chelsea et membre de la Société royale de Londres. Doody a fait d'importantes découvertes en cryptogamie, et peut être rangé au nombre des botanistes les plus intelligents de son temps. On a de lui d'excellentes additions au *Synopsis* de Ray, ainsi qu'une dissertation, intitulée : *The case of a Dropsy of the breast*, dans les *Philosophical transactions*.

DOOLIN DE MAYENCE, héros célèbre dans les chansons de geste et les romans du cycle carlovingien. Les vieux jongleurs n'admettaient que trois chansons de geste : les aventures de Pepin et celles de Garin de Monglane formaient le sujet des deux premières; Doolin de Mayence était le héros de la troisième. Cependant il est certain que ses hauts faits ne furent écrits, tels que nous les possédons, qu'après ceux de ses descendants, fils et petits-fils, Aymon de Dordogne, Beuve d'Angleront, Ogier de Danemark, Renaud et Girard de Roussillon : d'où l'on peut conjurer que la chronique resta quelque temps oubliée, que les jongleurs trouvèrent plus d'intérêt à raconter les prouesses d'Ogier ou de Renaud, et que ce fut plus tard, à la fin du XIIIe siècle, qu'un poète s'avisa de rechercher ce qui se rattachait au berceau de la famille de tous ces preux, à Doolin, leur ancêtre, telle que cette légende avait été écrite « par les saiges clercs de ce temps-là. »

Doolin est le fils du comte Guy de Mayence. A la suite d'un vœu, son père se retire dans un ermitage, et le sénéchal de sa maison veut contraindre à l'épouser celle qui se croit veuve du comte. Doolin et ses frères sont jetés à l'eau, mais ils survivent comme par miracle et se cachent dans les Ardennes, forêt singulière où, dans ce temps-là, se rencontraient des lions et des tigres. Un ermite, qui n'est autre que le comte Guy, devenu aveugle pour avoir voulu enfreindre son vœu, élève le petit Doolin dans le but de se venger du traître sénéchal. L'enfant grandit; à quinze ans, il tue un bœuf d'un coup de poing et renverse un arbre à coups de lance. Armé chevalier, il part à la recherche du manoir paternel, du traître sénéchal et de sa mère, tenue au pain et à l'eau dans une oubliette, et qui ne sera délivrée que lorsqu'un champion luttera contre deux chevaliers pour elle. Dans son chemin, il tue un géant et enlève sa fille, la jolie Nicolette; mais cela ne le détourne pas de son but pieux; il fait assembler les barons, provoque le sénéchal et un de ses complices, les blesse tous deux, délivre sa mère et est reconnu souverain de Mayence. Telle est la jeunesse de Doolin.

Son âge mûr ne le cède en rien pour les prouesses à son jeune âge. Il s'en va provoquer Charlemagne en personne, le grand empereur, qui l'a appelé homme de rien, enfant trouvé et ribaud. Un ange intervient heureusement, et le preux, avec son suzerain, part contre les Sarrasins à la recherche de Flandrine, qu'il veut épouser, sur le portrait qu'on lui en fait, car il a complétement oublié Nicolette. Flandrine est la fille de l'Andigant, roi des Sarrasins, qui, pour le moment, sont en Saxe. Doolin épouse Flandrine à la barbe de l'Andigant, qui la lui refusait; mais le lendemain de ses noces, malgré ses grands coups d'épée et ceux de Charlemagne, malgré les têtes cassées et les hommes fendus en deux, Doolin est fait prisonnier. Les ennemis se servent de lui comme d'une cible, et lui jouent cent mauvais tours; il souffrirait longtemps s'il ne reconnaissait dans un coin Durandal, la fameuse épée, tombée au pouvoir des mécréants; il la prend sous prétexte de montrer aux assistants un coup d'escrime, et, une fois ainsi armé, engage un combat terrible. Comme les héros de l'Arioste, il n'en laisse pas échapper un seul; tout le monde est tué, et il reste paisible possesseur de Flandrine.

La chanson de geste de *Doolin de Mayence* a été écrite par un trouvère inconnu. M. Pey en a donné une édition, d'après un manuscrit de Montpellier, dans la *Collection des anciens poètes français* (1859, in-16). C'est une œuvre considérable, de plus de onze mille vers, mais la première partie, l'enfance de Doolin et ses amours avec Nicolette, a un bien plus grand charme que la seconde. Le début est peut-être une œuvre originale; pour la suite, le poète n'a fait que rajeunir de vieilles chroniques, et le tour en est beaucoup moins piquant.

Le poète allemand Alxinger a fait d'après notre vieux poëme français, dont il possédait sans doute un manuscrit, une composition épique portant le même titre, *Doolin de Mayence* (1787) ; c'est une œuvre remarquable comme intelligence de la littérature des trouvères, comme imitation de leur style et de leurs tournures archaïques.

DOOLITTE (Amos), graveur américain, né près de New-Haven (Connecticut), mort en 1833. Il travailla d'abord chez un orfèvre, puis apprit seul la gravure et fut le premier artiste américain qui grava sur cuivre. Bien que ses estampes laissent beaucoup à désirer, elles sont néanmoins fort recherchées. On en possède un assez grand nombre, parmi lesquelles nous citerons la *Bataille de Lexington*.

DOOMALS, ville de l'Indoustan anglais, dans l'ancienne province de Gundwana, à 196 kilom. N.-O. de Nagpour; 3,600 hab. Cette ville fait partie des Etats du rajah de Bérar, tributaire de l'Angleterre.

Doomsday-book (le *Livre du jugement*), nom donné par les Anglais au grand livre cadastral rédigé d'après le recensement des propriétés fait en 1086, vingt ans après la bataille d'Hastings, et qui fut l'acte de dépossession définitive des Anglo-Saxons. Ce livre, qui servit à régulariser la distribution des propriétés et à asseoir l'impôt, est un des plus beaux monuments administratifs, non-seulement du règne de Guillaume, mais encore de son siècle. Ajoutons que l'idée fut inspirée au conquérant par un registre de même nature, alors subsistant et aujourd'hui perdu, fait par les ordres et sous le règne du grand Alfred. « Le politique Guillaume, dit P. Rolland, voulut que les domaines tenus par les Normands lui payassent l'impôt que ces mêmes domaines payaient aux rois saxons. Les Normands s'imaginèrent la spoliation de contribuable comme l'état spécial de la nation subjuguée; plusieurs résistèrent avec succès aux réclamations de leur chef, et il se passa longtemps avant qu'on pût dire que les Normands établis en Angleterre étaient soumis à l'impôt territorial. Quant aux Anglais, outre l'impôt qu'ils payaient à leurs anciens rois, ils furent frappés d'une redevance nommée *taille* ou *taillage*.

Le *Doomsday-book* est le premier monument de la langue normande en Angleterre. Jusque-là la langue saxonne ou de l'Angleterre avaient été seuls employés dans les actes publics; à partir de ce livre, ces actes furent rédigés en latin ou en normand, et le normand devint la langue officielle, jusqu'au XVe siècle (1425), où l'on trouve le premier acte de la Chambre des communes rédigé en anglais; mais la langue anglo-saxonne resta l'idiome favori du peuple. Le *Doomsday-book* forme 2 gros volumes in-4°, très-bien conservés et très-lisibles, quoique existant depuis sept cent cinquante ans. Les vaincus donnèrent le titre de *Jugement dernier* à ce livre, qui contenait l'arrêt irrévocable de leur ruine.

DOON, lac d'Ecosse, dans le comté d'Ayr, près des frontières du comté de Kirkendbright, à 24 kilom. S.-E. d'Ayr. La longueur en est d'environ 9 kilom.; il renferme le son extrémité septentrionale une petite île où l'on voit les ruines d'un ancien château; c'est là que fut pris sir Chrystal Seyton, le beau-frère de Robert Bruce, qui s'y était réfugié après la défaite de Methven, en 1306, et qu'Édouard Ier fit exécuter à Dumfries. Ce lac donne naissance à une petite rivière du même nom, qui, au sortir du lac, se dirige vers le N.-O., traverse le Ness-Glen, défile sauvage et boisé, et, après un cours sinueux d'environ 28 kilom., se jette dans le golfe de Clyde, à 3 kilom. d'Ayr. Les poèmes de Burns ont donné une grande célébrité à cette petite rivière.

DOONGA s. f. (doun-ga). Navig. Bateau plat en usage sur le Gange et sur les marais voisins.

— Encycl. On rencontre ce genre de bateaux dans les parages de Calcutta. Ces embarcations, dont l'arrière et l'avant sont élancés et plats, servent à circuler dans les marais et les embranchements de l'embouchure du Gange. Ils sont, comme les chelingues, formés de planches cousues par des attaches de jonc, dont les amarrages ne sont pas en diagonale. Ces petites embarcations, de forme et de grandeur variables, servent à une population misérable, adonnée principalement à l'exploitation du sel, vivant dans un pays insalubre et infesté de tigres.

DOONGURPOUR, ville de l'Indoustan anglais, dans l'ancienne province de Guzerate, à 132 kilom. N.-E. d'Ahmedabad, capitale d'un petit Etat de Radjepoutes, sous le protectorat de l'Angleterre, par 23° 45' de lat. N. et 73° 40' de long. E.; 12,000 hab. La ville est entourée de remparts construits avec des blocs de marbre; ses rajahs appartiennent à la plus ancienne branche des souverains régnants d'Odeypour. « Le petit Etat auquel elle donne son nom est situé dans la province de Guzerate, et est habité en majeure partie par les Bhils, que l'on regarde comme les aborigènes de la contrée. Superficie, 2,500 kilom. carr. environ; 100,000 hab. C'est une région montagneuse sur laquelle on manque de renseignements, car elle n'a pas encore été complétement explorée.

DOOPUTTA s. m. (dou-putt-ta). Espèce d'écharpe de mousseline, qui fait partie du vêtement des hommes et de certaines femmes dans l'Inde.

— Encycl. Le *dooputta* se met par-dessus le petit corset appelé *choles* ou *angia*, et le canezou appelé *kourtus*; il s'enroule autour de la ceinture, passe sur la poitrine, par-dessus l'épaule gauche et la tête. Le *dooputta* est une des plus gracieuses pièces du vêtement indien. On le rencontre beaucoup plus souvent chez les femmes musulmanes que sur les femmes indiennes, celles-ci ne le portant que lorsqu'elles ont adopté le *loongee*, ou jupon des mahométanes. Les hommes le portant invariablement, quand ils font toilette; seulement, ils se contentent de le jeter simplement en sautoir sur l'épaule. Les *dooputtas*, ceux de Bénarès surtout, sont peut-être ce que l'Inde peut nous offrir de plus beau en fait de tissus ornés. Les riches broderies d'or et d'argent, les nuances vives et tendres, le goût pur et harmonieux du dessin, tout y est équivalement admirable. Les *dooputtas* de Pyetun et de la plupart des autres villes sont d'un tissu plus fort que ceux de Bénarès; beaucoup d'entre eux sont très-beaux, et le fil (or (celui d'argent s'y rencontre peu) est plus fort également. Aussi les préfère-t-on dans l'Inde centrale et dans le Dekkan. Ils supportent, du reste, mieux le blanchissage et le nettoyage; mais, au point de vue de l'élégance et de la richesse, ils ne sont pas comparables à ceux de Bénarès.

DOORNICK, nom flamand de TOURNAI.

DOORNSPUCK, bourg de Hollande, province de Gueldre, arrond. et à 50 kilom. N. d'Arnheim, sur le Zuyderzée; 2,000 hab. Commerce de poissons salés et de fromages.

DOOSCHAK, ville de l'Afghanistan. V. DOUCHAK.

DOPATRION s. m. (do-pa-tri-on). Bot. Genre de plantes, de la famille des personnées, tribu des gratiolées, dont les espèces, peu nombreuses, croissent dans l'Inde.

DOPPELMAYER (Jean-Gabriel), mathématicien allemand, né à Nuremberg en 1671, mort en 1750. Il était fils d'un riche négociant. Il étudia le droit à Altorf, les mathématiques et la physique à Halle, puis voyages en Angleterre et en Hollande, apprenant l'anglais, le français, l'italien, l'astronomie, l'art de polir le verre. De retour en Allemagne, Doppelmayer professa pendant quarante-six ans les mathématiques dans sa ville natale. La célébrité qu'il acquit lui valut d'être nommé membre des Académies de Berlin, de Londres, de Saint-Pétersbourg, etc. Outre quelques traductions, on a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Introduction à la géographie, pour l'atlas de Homan* (1714-1716, in-fol.) ; *Indication pour une méthode générale de description des montres solaires* (1719, in-fol.) ; *Notices historiques sur plusieurs artistes et mathématiciens de Nuremberg* (1730, in-fol.), ouvrage qui contient des renseignements biographiques et bibliographiques exacts, et qui est important pour l'histoire de la littérature et des arts; *Des phénomènes de force électrique nouvellement découverts* (1744, in-4°). Citons aussi son *Atlas novus cœlestis* (1742, in-fol.).

DOPPERT (Jean), savant allemand, né à Francfort-sur-le-Mein en 1671, mort en 1735. Il fut recteur du collége de Schneeberg, en Saxe. On a de lui un assez grand nombre de dissertations latines qui roulent sur des sujets intéressants et montrent dans leur auteur une remarquable érudition. Nous citerons parmi ses écrits : *De tribus nummis quibus impressæ cernitur Augustorum Caligulæ, Neronis et Galbæ effigies cum manu porrecta* (1703-1713, in-fol.), recueil de vingt dissertations sur les antiquités romaines; *De antiquitate superstitiosæ ignis venerationis* (1709, in-fol.); *De libris scribendis* (1712, in-4°); *De Carolo magno principe græce et latine docto* (1722, in-4°); *De sirenum commento* (1723, in-4°).

DOPPET (François-Amédée), médecin et littérateur français, général en chef des armées de la République, né à Chambéry en 1753, mort à Aix (Savoie) en 1800. Il servit d'abord dans les gardes françaises, se fit recevoir docteur en médecine à Turin, combattit la théorie de Mesmer, publia quelques romans médiocres, se fixa à Grenoble au commencement de la Révolution, vint à Paris, où il prit part à la rédaction des *Annales patriotiques* de Carra, se distingua aux Jacobins par ses motions républicaines, et fut l'un des héros du 10 août 1792. Organisateur et lieutenant-colonel de la légion des Allobroges, fondateur du premier club de Chambéry, Doppet travailla activement à la réunion de sa patrie à la France. Il contribua, en 1793, à la soumission de la Provence et de Marseille, comme général de brigade sous Carteaux, remplaça Kellermann dans le commandement en chef de l'armée des Alpes, alors employée au siége de Lyon (septembre 1793), amena en peu de temps la reddition de la ville (9 octobre), dirigea ensuite l'investissement de Toulon, puis fut mis à la tête de l'armée des Pyrénées-Orientales, et remporta sur les Espagnols de brillants avantages, suivis bientôt par des revers. Resté sans emploi après le 9 thermidor, il occupa quelque temps, en 1796, le poste de commandant de Milan, et rentra dans la vie privée. Doppet, comme la plupart des généraux improvisés par la Révolution, n'ayant pas eu le temps d'acquérir l'expérience nécessaire à un chef d'armée, brillait plus par le courage et l'entrain que par la science militaire. Parmi les ouvrages qu'on a de lui, nous citerons : la *Mesmériade*, poëme burlesque (1784, in-8°); *Traité théorique et pratique du magnétisme animal* (1784, in-8°); *Mémoires de Mgr de Vivarai* (1785, in-8°), livre apocryphe; le *Médecin philosophe* (1786, in-8°); le *Commissionnaire de la ligue d'outre-Rhin* (1792, in-8°), ouvrage dirigé contre les émigrés; *Mémoires politiques et militaires* (Carouge, 1797, et Paris, 1824, in-8°), offrant des renseignements pleins d'intérêt sur les faits de la Révolution auxquels l'auteur a pris part.

DOPPIA s. f. (dop-pia — mot ital. qui signifie *double*). Métrol. Monnaie d'or des Deux-Siciles, qui valait 26 fr. 50. « Elle a montré jusqu'à la mort du duché de Toscane, qui valait 22 fr. 15.

DOPPLER (Chrétien), mathématicien allemand, né à Salzbourg en 1803, mort en 1853. Il fut successivement professeur à l'institut polytechnique de Vienne, il y fut attaché bientôt après en qualité de répétiteur de mathématiques. Il professa successivement ensuite à l'Ecole polytechnique de Prague, où il resta treize ans, à l'Académie des mines et forêts de Chemnitz, où il enseigna la physique et la mécanique, et à l'Institut polytechnique de Vienne (1848). Trois ans plus tard, M. Doppler fut appelé à une chaire de physique expérimentale à l'université de Vienne et reçut la direction de l'Institut physique de cette ville. Il est conseiller des mines, membre de l'Académie des sciences de Prague et de celle de Vienne, et docteur en philosophie. On a de lui : *Essai analytique sur les lignes arbitrairement limitées et complexes* (Prague, 1839) ; *Dissertations relatives à l'optique* (Prague, 1843) ; *Essai d'extension de la géométrie analytique* (1843) ; *D'une amélioration essentielle du microscope catoptrique* (1845) ; *Trois dissertations relatives à la théorie des ondulations* (1846) ; *Essai d'une explication sur les phénomènes de polarisation galvanomagnétique et magnétique* (Vienne, 1849), etc. On a, en outre, de ce savant de nombreux mémoires, rapports et articles insérés dans des recueils scientifiques, les *Annales de l'Institut polytechnique*, etc.

DOPPLER (Albert-François), flûtiste et compositeur polonais, né à Lemberg en 1822. Il apprit à jouer de la flûte sous la direction de son père, qui était hautbois du théâtre de Varsovie, puis étudia la composition à Vienne et entreprit, avec son frère Charles, un voyage artistique, pendant lequel ils se firent entendre dans les principales villes de l'Allemagne. Il s'établit ensuite à Pesth, et fut attaché comme première flûte à l'orchestre du théâtre de cette ville. Il a composé plusieurs opéras, entre autres : *Benvenuto*, en trois actes (libretto polonais, 1847) ; *Ilka*, également en trois actes (libretto hongrois, 1849), qui eut un grand nombre de représentations en Hongrie, et dans lequel la célèbre cantatrice Lagrange jouait le rôle d'Ilka ; *Wanda*, en quatre actes (libretto hongrois, 1851) ; les *Deux hussards*, opéra-comique en trois actes (1853). On lui doit, en outre, quelques pièces, un grand nombre d'ouvertures et d'autres morceaux pour orchestre. — Son frère, Charles Doppler, né à Lemberg en 1826, reçut en même temps que lui les leçons de leur père, et devint chef d'orchestre au théâtre de Pesth. On a de lui : le *Camp des grenadiers*, opéra en un acte (libretto hongrois, 1852) ; le *Fils du désert*, opéra en quatre actes (libretto hongrois, 1859) ; deux ballets et des duos pour la flûte, instrument dont il ne joue pas avec moins de talent que son frère. En compagnie avec ce dernier, il est encore allé se faire entendre, en 1856, à Bruxelles et à Londres.

DOPPLÉRITE s. f. (do-plé-ri-te — du nom du professeur *Doppler*), à qui cette substance a été dédiée). Minér. Sorte de résine fossile ayant une certaine analogie avec l'élatérite.

— Encycl. La *dopplérite* a été trouvée aux environs d'Aussée, en Styrie. C'est un minéral mou et élastique, dont la couleur passe du brun noirâtre au rouge brun, suivant qu'il est en masse ou en plaques minces. D'après une analyse de Schrotter, la *dopplérite* renferme 51,63 de carbone, 45,03 d'hydrogène et 5,34 d'oxygène.

DOQUET s. m. (do-kè). Mus. Nom que l'on donne à la quatrième partie de trompette d'une fanfare de cavalerie. « On dit aussi TOQUET.

— Encycl. Nous avons purement et simplement, sans le traduire et en nous bornant à le franciser, emprunté ce mot à la langue italienne; les Italiens, en effet, se servent dans le même sens du mot *toccato*. On appelle aussi souvent cette partie de trompette : *tromba seconda*. On sait que, dans les instruments de cuivre qui marchent par quatre, tels que les cors et les trompettes, il n'y a point de troisième ni de quatrième partie, mais bien deux premières et deux secondes. La première et la troisième sont considérées comme premières, la deuxième et la quatrième comme secondes. C'est qu'en effet celles-là sont aussi importantes l'une que l'autre, et sont souvent chargées de solos distincts, tandis que celles-ci servent à compléter les accords, à parfaire l'harmonie et à obtenir une grande plénitude dans la sonorité.

DOR ou **DORA**, ville de l'ancienne Phénicie, au pied du mont Carmel, sur la Méditerranée. Dor existait avant l'arrivée des Israélites dans le pays de Chanaan; elle tomba sous la domination des Perses et appartint ensuite successivement aux rois d'Egypte, aux rois de Syrie et aux Romains. Pompée lui accorda le privilége de se gouverner par ses propres lois. Du temps de saint Jérôme, elle était déjà en ruine et il n'en restait que des ruines dont l'étendue attestait sa magnificence et son ancienne prospérité. De nos jours ces ruines, situées à environ 300 mètres au N.-O. du village arabe de Tantoura, ne présentent plus que quelques substructions éparses entre le rivage et la colline, où l'on remarque aussi des carrières, des citernes et des tombeaux creusés dans le roc; près du rivage et au N. du promontoire qui portait l'antique acropole sont les ruines d'un grand édifice, qui semble d'époque gréco-romaine; près de là quelques débris de colonnes annoncent aussi un ancien temple. Sur le sommet du promontoire on voit une grande tour ruinée, seul reste du château des croisés, bâti sur une ancienne acropole. Au S. du promontoire s'étend le port, semi-circulaire, protégé à l'O. par quelques îlots rocheux.

DORA s. m. (do-ra — de l'ar. *dourah*, nom de la plante). Bot. Nom vulgaire d'une espèce de sorgho.

DORA, rivière d'Italie. V. DORRE.

DORA D'ISTRIA (Hélène GHIKA, princesse KOTZOFF-MASJALSKY, connue sous le nom de), femme de lettres valaque, née à Bucharest en 1828. Elle est fille du prince Michel Ghika et nièce de l'ex-hospodar Alexandre Ghika. Douée d'une vive intelligence, que développa de bonne heure la plus brillante éducation, la princesse Hélène avait quinze ans à peine qu'elle traduisait l'*Iliade* en allemand. A la connaissance des langues et des littératures anciennes, elle joignit celle des langues vivantes et entreprit de longues des voyages en Prusse, en Autriche, en Italie, etc., composa quelques pièces de théâtre, et cultiva les arts, surtout la peinture, avec succès. A vingt ans, elle épousa le prince russe Kotzoff-Masjalsky, qu'elle accompagna en Russie. En 1854, elle exposa à Saint-Pétersbourg deux paysages qui lui valurent une médaille d'argent; mais le climat de la Russie, peu favorable à sa santé, et les principes d'absolutisme du gouvernement du czar, si opposés à ses sentiments libéraux, la décidèrent à quitter la Russie en 1855. Elle passa cinq années en Belgique et en Suisse, étudiant avec soin les mœurs et les lois de la confédération; après avoir ensuite parcouru toute la Grèce, elle revint en Italie en 1861. Ce fut à cette époque que Garibaldi lui écrivit pour l'engager à user de sa grande influence sur les Roumains pour les soulever contre l'Autriche. Nous extrayons de la lettre du grand patriote (en date du 16 juillet 1861) le passage suivant : « Les Moldo-Valques doivent en faire autant (favoriser les aspirations nationales des Magyars). J'ai le ferme espoir que la haute influence que vous possédez sur vos compatriotes contribuera puissamment à resserrer ces liens, qui doivent désormais unir les races orientales à leurs frères disséminés dans l'Europe centrale et occidentale. »

La princesse Hélène connaît à fond l'italien, l'anglais, l'allemand, le français, le roumain, le grec, le latin, le russe et l'albanais. Nous rapporterons ici une anecdote qui prouve qu'elle n'a pas étudié ces langues en simple amateur, mais qu'elle s'en est rendu familières toutes les difficultés. Un jour, à la cour du roi de Prusse Frédéric-Guillaume, Alexandre de Humboldt, prié par ce prince de déchiffrer quelques inscriptions, en grec ancien, gravées sur des bas-reliefs, se tourna vers la princesse Hélène Ghika, qui expliqua couramment ces inscriptions. Aussi a-t-on pu dire d'elle avec justesse : « Elle connaît et écrit beaucoup de langues modernes et les parle toutes avec une telle facilité, que ceux qui l'écoutent croient que l'idiome dans lequel elle s'exprime est sa langue maternelle. » Dégagée de tout esprit de caste, possédant une intelligence élevée, une grande pénétration, un sentiment exquis du beau et du juste, une confiance sans bornes dans la toute-puissance de la liberté, Mme Dora d'Istria a constamment tendu, par ses études sévères et consciencieuses, à un but élevé, à la diffusion de la civilisation dans les contrées où la lumière du progrès pénètre encore aujourd'hui si difficilement; elle s'est faite le champion infatigable de la cause des nationalités; elle a mis en pleine lumière les questions essentielles et vitales qui touchent à l'avenir politique et social des Hellènes, des Albanais, des Roumains, des Slaves du nord, et dont la solution permettrait à ces peuples d'entrer dans le grand courant de la vie moderne, de briser le cercle qui les enserre et, si l'on peut s'exprimer ainsi, les atrophie. « Il n'y a peut-être pas de branche dans les sciences, dit un biographe anonyme, qu'elle ne connaisse profondément et de questions sur lesquelles elle ne puisse donner une opinion remarquable. Elle comprend tout, se souvient de tout, et présente dans ses écrits ses idées avec ordre, justesse et avec une facilité étonnante. Elle a composé des ouvrages sur les nationalités, sur quelques questions sociales, sur la politique, l'histoire, des récits de voyages, des romans et des écrits sur des sujets variés. Lorsqu'elle écrit l'histoire, Mme Dora d'Istria ne suit pas servilement l'autorité de ces écrivains qui descendent jusqu'aux minuties de la chronique ou présentent les faits comme des événements isolés, au lieu de les réunir dans l'unité historique et d'en tirer ces principes généraux qui sont comme la synthèse des périodes les plus importantes de l'humanité. C'est des sources mêmes, des monuments de l'art et de l'écriture qu'elle fait ressortir le récit des vicissitudes anciennes et modernes des peuples jusqu'à présent peu ou imparfaitement connus, et, par de patientes recherches, recueillant pour la première fois le gracieux héritage des chants populaires, elle y découvre les souvenirs de la patrie précieusement gardés et le sentiment de l'indépendance vraie et éternel par le langage sublime de la poésie. » Son style est vif sans être léger, ferme et coloré, et elle a montré jusqu'ici une prédilection toute particulière pour la langue française, dans laquelle elle a écrit le plus grand nombre de ses publications.

Ce fut en 1855, à Bruxelles, que la princesse publia, sous le pseudonyme de Dora d'Istria, son premier ouvrage : la *Vie monastique dans l'Eglise orientale*, livre non moins remarquable par la fermeté du style que par l'ampleur et la virilité des aperçus. Elle s'était déjà fait connaître, en France, par des articles publiés, à partir de 1850, dans la *Revue des Deux-Mondes*, et qui accusaient des tendances hautement libérales. Elle ne s'est point bornée à faire paraître en notre langue d'intéressantes études; elle a publié dans le *Diretto* de Turin, dans le *Spectateur* de Florence, dans l'*Espérance*, journaux d'Athènes, dans des feuilles suisses, un grand nombre d'articles, dont plusieurs ont été réunis en volumes. Nous citerons notamment : les *Héros de la Roumanie* et les *Roumains et la papauté*, qui ont paru en italien; on lui doit encore : la *Suisse allemande et l'ascension du Monch* (Paris, 1856, 4 vol. in-12) ; les *Femmes en Grèce* (Zurich, 1858, 2 vol. in-12) ; *Excursions en Roumélie et en Morée* (Zurich, 1863, 2 vol.) ; *Des femmes, par une femme* (Paris, 1864, 2 vol. in-8°) ; la *Vénitienne* (1864, in-8°); nagent çà et là un peu d'ombrage, au moyen de plantes aquatiques. On peut reconnaître au premier coup d'œil, grâce à leurs belles couleurs, la figure des poissons dorés sur les vases de porcelaine de la Chine. Ils accourent au premier coup de sifflet, et se disputent à la surface de l'eau la nourriture qu'on leur jette. On ne peut fixer d'une manière certaine l'époque à laquelle ce poisson a été introduit en Europe. Plusieurs auteurs font remonter cette introduction au commencement du XVIIe siècle; mais, d'après l'opinion la plus probable, c'est seulement vers le milieu du siècle suivant que le goût commença à s'en répandre en Angleterre. Les premiers poissons rouges que l'on vit en France furent reçus à Lorient par les directeurs de la Compagnie des Indes, qui en firent présent à Mme de Pompadour. On les éleva d'abord dans des vases, et on les conserva dans les pièces habitées; c'est encore ce que font de nos jours beaucoup d'amateurs, qui en décorent leurs salons. « Il y a, écrivait Valmont de Bomare vers 1788, des charlatans qui se servent de ce poisson pour amuser le peuple par une apparence de merveilleux. Ils ont un vase de verre en forme de globe, dans lequel est enfermé un second vase semblable, en sorte qu'il reste un certain vide entre l'un et l'autre. Ces deux vases se tiennent par leur partie inférieure, qui est en forme de cylindre, et attachée à un pied de bois; mais ils n'ont aucune communication ensemble par leur capacité. On place un oiseau dans le vase intérieur, qui communique par de petites ouvertures avec l'air de l'atmosphère; on remplit d'eau l'espace compris entre les deux vases, et l'on y met des poissons dorés. Ce spectacle fait illusion au vulgaire, qui, n'apercevant pas le vase intérieur, que sa transparence rend invisible, s'imagine voir un oiseau habiter l'eau au milieu des poissons. » Ce procédé, assez ancien, comme on voit, a été de nos jours bien per-

elles viennent à la surface des flots, sous les vifs nyons du soleil; leur corps brille des couleur